

BOA TÉGA

LA MALÉDICTION
DE BASTET

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532260

Dépôt légal : juillet 2026

Prologue – Le souffle des dieux

Le Nil étouffait sous la Lune.

Les eaux noires coulaient comme du sang ancien entre les roseaux, charriant des lambeaux de prières et des cadavres d'enfants.

Au loin, des temples luisaient sous la chaux, gardés par des statues au regard vide. Et dans une mesure d'argile, au cœur d'un quartier interdit, dans les faubourgs de Memphis, une femme hurlait en silence.

Aset, fille d'Isis et de poussière, tenait la main ensanglantée de cette mère à naître.

La sueur de la parturiente sentait le cuivre et la peur.

Dehors, les soldats du Pharaon fouillaient les ruelles à la torche, cherchant les ventres pleins, les pleurs nouveaux.

Il était dit que tout premier-né mâle d'origine hébraïque devait périr.

Offrande à Rê, pour la gloire du trône.

Mais Aset, elle, refusait les dieux des hommes.

« Respire, ma sœur... pousse. Il doit vivre. »

L'enfant jaillit dans un cri étouffé.

Un garçon.

Sa peau, encore bleutée, portait déjà le poids d'un interdit.

Aset le frotta de sel, le glissa dans une jarre tapissée de lin, et le donna à une jeune fille qui attendait dans l'ombre.

Une de ses servantes muettes, ces orphelines qu'elle sauvait du marché des esclaves.

— Par le Nil, cours, murmura-t-elle. Vers le fleuve. Que les dieux le prennent avant les hommes.

Mais les pas résonnaient déjà. Des bottes. Des cris.

La porte vola en éclats.

Le capitaine des gardes entra, sa tunique tachée d'écarlate, l'œil brillant d'arrogance.

Derrière lui, la flamme des torches révéla les visages d'enfants morts empilés dans les couffins.

Un silence tomba, épais comme la cendre.

— Aset de Memphis, dit le capitaine.

— C'est moi, répondit-elle sans trembler.

— Tu désobéis au Pharaon. Tu nourris les ennemis du royaume.

— Je donne la vie. Ce sont tes dieux qui prennent.

— Alors, tu porteras leur malédiction.

Le soldat leva la main.

Aset eut juste le temps de voir le visage du Pharaon peint sur son pectoral d'or, son regard d'éternité.

Elle sut qu'il la voyait, lui, depuis le palais, par le prisme des dieux.

Le premier coup tomba.

Le sang éclaboussa les hiéroglyphes du mur – et les serpents gravés semblèrent se tordre, boire la couleur.

Les torches vacillaient, et l'air se chargea d'un grondement venu du dessous du monde.

Quelque chose s'éveilla.

— Tu te crois au-dessus de ton roi, femme ?

— J'obéis à un dieu plus ancien que tes pyramides, murmura Aset.

— Alors, tu porteras leur fardeau.

— Qu'ils me tuent, s'ils l'osent.

— Tu vivras, Aset, souffla une voix qui n'était pas humaine. Tu connaîtras la chair, le feu, la trahison. Et chaque fois tu renaîtras. Tu porteras mille visages et tu connaîtras mille morts. Ainsi parle Rê, le Soleil, qui ne pardonne pas.

Puis la lumière la dévora par la terre d'où sortit une gueule pleine de crocs acérés remplis d'un sang noir.

Quand elle rouvrit les yeux, le monde n'était plus qu'un désert. Le sang avait séché sur ses mains. Dans le vent, elle crut entendre le miaulement d'un chat. Elle le vit, il la regardait, les pupilles fendues, comme s'il la reconnaissait. Il était noir comme l'ébène, les yeux dorés comme les rayons du soleil. Son regard était tellement perçant qu'elle avait l'impression qu'on lui brûlait le cœur à chaque fois qu'il posait les yeux sur elle.

Chapitre 1 – Le désert sans nom

Il n'y avait plus rien.

Ni lumière. Ni vent. Ni sable.

Juste le vide, vaste et muet.

Aset ouvrit les yeux. Ou crut les ouvrir.

Sa peau n'avait plus de chaleur, ses lèvres n'avaient plus de goût, et le battement de son cœur s'était tu quelque part entre deux souffles. Elle n'était plus chair – mais une présence, flottant dans un désert sans fin.

Elle marcha.

Au début, elle appela les dieux.

Puis elle appela les morts.

Puis elle cessa d'appeler.

Ses pas ne laissaient aucune trace.

Même son ombre refusait de la suivre.

Les jours – s'il y en avait – se fondaient en une éternité blanche.

Le Soleil n'existait pas.

Et pourtant, sa peau brûlait comme sous mille feux invisibles.

Elle avait soif, mais il n'y avait pas d'eau.

Faim, mais aucune bouche.

Elle avait froid sans air, et chaud sans lumière.

— Montre-toi..., cria-t-elle. Si c'est ta punition, fais-la finir.

Le silence lui répondit.

Et elle marcha encore.

Les siècles, peut-être, s'empilèrent dans ses pas.

Son esprit s'effritait comme le papyrus oublié des temples.

Elle commença à oublier son nom.

Le visage des femmes qu'elle avait aidées.

Le cri du dernier enfant.

Même le Nil se dissolvait dans sa mémoire.

Puis, un jour – ou une nuit –, elle tomba.

Pas de chute, pas de sol.

Juste l'abandon total.

Elle ne pria plus.

Elle se laissa aller à la poussière de ce non-monde.

Son souffle se fit si léger qu'il cessa d'exister.

Et c'est alors que quelque chose remua.

Un murmure d'abord.

Une vibration sous la peau qui n'était plus la sienne.

Un battement, lointain, minuscule.

Un cœur.

La chaleur revint d'un coup.

Une brûlure.
Des sons étouffés.
Des voix – humaines.
Une femme qui pleurait.
Des mains autour d'elle.

Aset voulut crier, mais aucun mot ancien ne sortit.
Ce n'était plus sa langue.
Ce n'était plus son corps.

Une lumière rouge traversa ses paupières closes. Elle inspira –
pour la première fois depuis cent jours, ou cent vies.

Un cri jaillit. Aigu. Neuf. Le cri d'un nouveau-né.

Elle était née. Encore.

Mais dans l'ombre de son esprit, quelque chose subsistait :
Le goût du sable, l'écho du désert, et une certitude terrible –
qu'elle avait déjà vécu.

Chapitre 2 – La joie de Miriam

Le vent sentait le miel et la poussière.

Au loin, les collines de Judée se coloraient d'or sous le soleil du
matin.

Des enfants couraient pieds nus entre les étals du marché, riant,
criant, libres comme les moineaux.

Et au milieu d'eux, une fillette aux yeux d'ambre tournoyait
dans la lumière.

Miriam.

Elle avait huit ans, et son rire sonnait comme une flûte.

Ses cheveux noirs volaient autour de son visage hâlé, et ses
mains, toujours pleines de figues ou de fleurs, semblaient ne jamais
vouloir rester en place.

Tout le monde au village disait qu'elle portait la chance : les
chèvres mettaient bas près d'elle, les malades guérissaient de leur
toux, et les bébés s'endormaient dans ses bras.

Mais Miriam ne savait pas pourquoi les vieillards la regardaient
parfois avec ce respect mêlé d'inquiétude.

Elle ne se souvenait pas encore – pas vraiment.

Seulement des bribes : un fleuve noir, une chaleur étouffante, et un chat, aux yeux d'or, qui la fixait dans ses rêves.

Pourtant, elle riait.

Elle apprenait les chants des femmes, les herbes des collines, le goût du pain chaud qu'on trempe dans l'huile d'olive.

Elle dansait quand les musiciens frappaient les tambourins au coucher du soleil. Elle aimait tout – le vent, la poussière, la vie.

« Regarde, mère ! » criait-elle en faisant tournoyer sa jupe rapiécée.

Sa mère riait, essuyant ses mains couvertes de farine.

« Si tu continues, petite lumière, tu vas t'envoler ! »

Le soir, Miriam restait souvent dehors après la prière. Les étoiles perçaient le ciel d'encre, et elle leur parlait à voix basse.

Elle ne savait pas pourquoi, mais certaines lui semblaient familières – comme des visages anciens.

Une fois, elle demanda à sa mère :

— Dis, avant que je naisse... j'étais où ?

— Chez les anges, mon cœur. Ils t'ont confié à moi.

— Tu crois qu'ils m'ont oubliée ?

— Non, les anges ne t'oublient jamais.

Miriam hocha la tête.

Mais au fond d'elle, quelque chose savait. Pas les anges. Pas le Ciel. Autre chose, plus ancien, plus lourd.

Pourtant, elle décida de ne pas y penser. Elle avait décidé d'aimer cette vie. De rire jusqu'à ce que le monde rie avec elle. De se remplir de musique, de lumière et de chaleur humaine.

Et chaque matin, quand elle se réveillait, elle remerciait le vent de la porter encore.

« Cette fois, je vivrai bien », murmurait-elle souvent.

« Cette fois, je ne désobéirai pas aux dieux. »

Mais certains soirs, quand le vent s'éteignait, elle croyait entendre, derrière le silence, un souffle venu du désert – le même que dans ses rêves, qui murmurait doucement son ancien nom.

Aset.

Chapitre 3 – Le don du souffle

Les années passèrent comme l'eau du ruisseau au pied du mont Sion.

Miriam grandissait, fine et vive, les yeux plus clairs à chaque saison.

Sa mère disait qu'ils prenaient la couleur du ciel après la pluie – un bleu presque doré, étrange, fascinant.

À dix-sept ans, elle aidait déjà les femmes du village à accoucher. Elle connaissait les herbes mieux que les anciens, savait calmer les cris et réchauffer les nouveau-nés en les posant contre sa peau.

Souvent, on venait la chercher de loin :

« Va voir la fille aux mains chaudes », disaient les gens.

Et quand elle arrivait, les malades semblaient respirer plus doucement, les fièvres retomber.

Mais Miriam ne comprenait pas. Elle ne faisait rien, pensait-elle. Elle priait, posait les mains, murmurait parfois des mots qu'elle ne se souvenait pas d'avoir appris – des syllabes gutturales, anciennes, qui faisaient vibrer l'air.

Quand elle reprenait conscience, les gens la regardaient avec des yeux écarquillés. Elle avait honte, sans savoir pourquoi.

Un soir d'hiver, un enfant fut amené au village, presque mort de la fièvre du désert.

Les prêtres avaient abandonné tout espoir.

Miriam s'agenouilla près de lui.

Elle sentit la chaleur du corps comme un brasier sous sa paume, et quelque chose – une force familière, violente – remonta de son ventre à sa gorge. Ses lèvres bougèrent seules.

« Sen em ren Kemet... »

« Que la vie revienne au souffleur... »

L'air se mit à pulser.

Une odeur d'encens, d'argile brûlée.

Puis, brusquement, l'enfant inspira. Ses yeux s'ouvrirent. La fièvre tomba.

Tout le monde cria au miracle. Mais Miriam, elle, tremblait. Elle avait reconnu ces mots.

Pas avec sa mémoire d'enfant. Avec celle d'avant.

Cette nuit-là, elle ne dormit pas.

Assise sur la terrasse de sa maison, elle regardait les étoiles, la main encore brûlante.

Et dans le ciel, entre deux constellations, elle vit – ou crut voir – la forme d'un chat, dressé sur ses pattes, le regard d'or tourné vers elle. Elle serra son poing sur le cœur qui la déchirait d'une pression terrifiante.

« Qui es-tu ? » cria-t-elle.

« Pourquoi je te connais ? »

Le vent souffla, chargé de sable.

Et dans sa tête, une voix, douce comme le Nil, lui répondit :

« Tu es celle qui a défié les dieux. »

Miriam se leva d'un bond effrayé.

Le chat s'était dissipé, ne laissant qu'une ombre sur le mur.

Elle serra ses mains contre sa poitrine.

Son cœur battait très fort.

Sous sa peau, elle sentit – non, elle se souvint – la morsure du fer, la chaleur du sang, le cri d'un roi.

Des images éclatèrent : des torches, des cris, un désert sans fin.

« Non... ce n'est pas moi. »

Mais une autre voix, en elle, chuchota :

« C'est toi, Aset. »

Miriam pleura longtemps cette nuit-là, sans comprendre si elle pleurait de peur ou de reconnaissance.

Le lendemain, elle remit ses sandales, descendit au marché, et soigna un vieil homme. Comme si rien n'avait changé. Même si elle savait au fond d'elle que pourtant tout était différent.

Son sourire demeurait doux. Ses mains, pourtant, tremblaient de savoir.

Chapitre 4 – Les mains et le sang

Les tambours de guerre résonnaient jusqu'aux collines. On disait que les soldats du nord approchaient, que les murailles de Jérusalem tremblaient sous leurs pas.

Mais Miriam n'écoutait pas les rumeurs : elle soignait.

Chaque matin, elle descendait dans les ruelles où s'amoncelaient les blessés.

L'air y sentait le fer, le lait caillé et la fumée.

Des femmes sanglotaient sur les corps de leurs fils.

Les prêtres priaient sans regarder. Et Miriam, elle, avançait parmi eux, ses mains nues couvertes de poussière et de larmes.

Elle posait ses paumes sur les plaies ouvertes, sur les chairs brûlées par le feu des torches. Les gémissements s'apaisaient à son contact. Parfois, les respirations se faisaient plus lentes, plus calmes, et les visages tordus de douleur retrouvaient un peu de paix. On disait qu'un parfum d'ambre flottait autour d'elle, que la lumière semblait plus claire quand elle passait.

« Reste avec moi », murmurait-elle souvent.

« Respire. Le souffle de vie est plus fort que le sang versé. »

Ses yeux brillaient d'un éclat que nul humain n'avait. Elle ne dormait presque plus. Elle marchait des heures, portée par une certitude fébrile :

Elle pouvait tout guérir.

Chaque vie sauvée était une prière rachetée.

Chaque cri apaisé, une part d'elle-même qui se rachetait de sa faute oubliée.

Mais le monde, lui, ne guérissait pas.

Un soir, alors que le Soleil tombait rouge sur la ville, des soldats amenèrent un homme à demi-mort. Son torse était fendu, ses vêtements déchirés, son souffle rauque comme celui d'un animal. Les femmes reculaient, certaines vomissaient, d'autres priaient.

Miriam, elle, resta immobile.

Elle s'agenouilla près de lui, posa ses deux mains sur sa poitrine, et ferma les yeux.

Le monde autour d'elle s'effaça.

Elle sentit sous ses doigts non pas la plaie, mais la peur.

La peur qui rampe dans le cœur des hommes depuis qu'ils ont appris à tuer. Et cette peur, elle voulut le dissoudre.

Elle murmura.

Les mots vinrent d'eux-mêmes, anciens, grondants comme un fleuve sous la terre :

« Par la chair et par le souffle, reviens à la vie. Que le feu se change en eau, que la douleur retourne à la poussière. »